

tance plus minuscule encore. Le premier est une cédule des Rois-Catholiques récompensant leur courrier pour avoir apporté la nouvelle du retour de Colomb, mais sans détails aucun. L'autre consiste en la déclaration d'un matelot qui raconte avoir vu Pinzon entrer dans le port de Palos plusieurs années après sa mort. C'est-à-dire que sur soixante sept documents, soixante-cinq couraient déjà les rues, — si l'on ose s'exprimer ainsi.

Et alors le critique se demande à quoi bon être savantissime, illustrissime et académicien, d'habiter en face les Archives, si c'est pour obtenir des résultats pareils! Larousse, de son officine du boulevard Montparnasse, eut pu en faire autant, sans se croire de ce chef le génie supérieur attendu depuis trois siècles pour répandre la lumière sur le genre humain.

Au fond, cette école d'historiens, — qui ne fleurit pas uniquement sur les bords du Guadalquivir, — a une sainte horreur du document. Cela s'explique. Il est plus facile de faire des phrases que de tirer au clair un vieux texte. C'est aussi beaucoup moins fatigant. Mais comme l'on doit, fût-ce de loin, suivre l'exemple des autres, nous les voyons alors en Espagne puiser, pour l'histoire du Nouveau Monde, non dans les minutes poudreux ou les dépôts de manuscrits aussi mal balayés, mais tout simplement dans des recueils de claires copies, faites il y a un siècle. Leurs éblouissants appendices, qui, à première vue, produisent l'illusion de recherches profondes accomplies aux Archives des Indes ou à Simancas, ont donc en général, été pris tels quels, ou mal, dans les deux cents volumes de transcriptions réunies naguère par Muñoz et Vargas Ponce, — quand ils ne proviennent pas, comme dans « l'œuvre monumentale » du señor Asensio, d'ouvrages en vente à prix réduits chez tous les libraires. C'est acquérir de la gloire à bon marché!

Si au moins cet écrivain avait comparé tous ces textes avec les originaux, rétabli l'orthographe du temps, élucidé les passages douteux, comblé les lacunes, annoté les phrases difficiles, indiqué les concordances ou les contraires, reproduit les récits parallèles, retrouvé les noms de personnes ainsi que les dates et identifié les désignations géographiques, son encombrant recueil serait excusable. C'est une grave erreur de croire que ce qui a été une fois fait dans le champ de la paléographie et des recherches documentaires par un Espagnol soit le dernier mot de la science. Et puisque le señor A. semble reprocher à certain publiciste d'avoir conçu, proposé et conduit un travail aussi laborieux et ingrat pour le gouvernement italien (hélas!), il fallait le faire soi-même. Mais, dit le proverbe castillan, on ne doit pas demander à un peuplier de porter des poires.

En fait, depuis longtemps, il n'a paru sur le sujet de la découverte du Nouveau Monde que très peu d'ouvrages témoignant de recherches, même superficielles, dans les archives d'Espagne et de l'Italie. Moins d'auteurs encore ont entrepris la tâche difficile d'arriver à la vérité par